

Berry ff XIX 158/17

ÉPITRE

A SON ALTESSE ROYALE

M.^{me} La Duchesse de Berry.

Déjà, de toutes parts, des bronzes pacifiques
Font du séjour des Rois tressaillir les portiques;
Le vieux Louvre sourit à son jeune Héritier,
Et la Paix, sur son front, balance l'olivier.

I.^{er} OCTOBRE 1820.



Boulouise

DE L'IMPRIMERIE DE BENICHET AINÉ.

A SON ALTESSE ROYALE

M.^{me} la Duchesse de Berry.

IL est donc né ce Fils digne de tous nos vœux,
Cet espoir consolant des Français malheureux,
De ton royal Epoux triste et précieux gage!
Hélas! quand il périt au midi de son âge,
Quand son sang généreux se mêlait à tes pleurs,
Il oubliait ses maux pour tes seules douleurs;
Son Fils avait trompé votre Assassin farouche,
Et l'amour, le pardon s'exhalaient de sa bouche.
N'est-il donc des héros qu'au milieu des combats?
Ah! l'on peut être grand par un autre trépas:
Louis, sur l'échafaud, vient d'éclipser le trône;
De son Dieu noble image, il expire et pardonne!....

Cependant fallait-il que ton Astre inhumain
Changeât en noirs cyprès les myrtes de l'Hymen?

Fille auguste des Rois , jeune et belle Étrangère ,
 Dont la vertu recueille un amour tributaire ,
 Fallait-il qu'à tes yeux un précoce tombeau
 De vos chastes amours dévorât le flambeau ?
 Ainsi , dans ces climats témoins de ta naissance ,
 Lorsqu'un ciel calme et pur prodigue l'espérance ,
 Que la Nature en paix savoure les beaux jours
 Sur la foi des Zéphyr , des Ris et des Amours ,
 L'Etna , Géant de flamme , aux ailes frémissantes ,
 Se débat en grondant dans ses prisons brûlantes ,
 Les soulève..... , et la mort a parcouru ces lieux ,
 Où son front fume encor de la foudre des Dieux .
 Telle on vit sur ces bords une triste Déesse
 Redemander en vain l'objet de sa tendresse ,
 Sa fille , que ses cris , ses touchantes douleurs
 Disputent pour six mois aux Enfers ravisseurs .
 Mais les faibles Mortels versent des pleurs stériles !
 Le Vésuve fut sourd à leurs cris inutiles ,
 Et sa lave envieuse à d'illustres Destins
 Enleva pour jamais le Buffon des Romains .
 Ainsi périt souvent ce qu'admira la Terre .

Cette lave , ces feux , ce foudroyant cratère
 Des Révolutions signalent les éclats .
 L'abîme vainement doit mugir sous nos pas ,
 Tant qu'un Prince éclairé , dans ses mains souveraines ,
 De l'état renaissant raffermira les rênes .

Sa CHARTE est un trésor dont les Peuples épris
 Ne sauraient désormais voir altérer le prix.
 C'est le feu de Vesta, qui brûle au sanctuaire.
 Veillez à maintenir sa flamme héréditaire,
 Vous qui futes élus les soutiens de nos droits !
 Malheur à qui trahit et le Prince et les Lois !
 Du trône et des sujets la nouvelle alliance
 Des complots achetés déjouerait l'impuissance,
 Et la Honte écrirait sur le front des Pervers
 Les lâches trahisons qui méditaient nos fers.
 Loin de nous cependant de sinistres présages !

Le nom seul des Bourbons conjure les orages.
 Un Prince généreux se rend digne des droits,
 D'âge en âge transmis avec le sang des Rois ;
 Ce qui rend à ses yeux son sceptre légitime,
 D'un Peuple fortuné c'est l'amour unanime :
 C'est ainsi que Louis, grand par ses seuls bienfaits,
 A, sa Charte à la main, reconquis les Français,
 Triomphe bien plus pur que la gloire des armes,
 Vrai laurier qui croîtra sans l'arroser de larmes !
 Il naquit sur le trône, il sut le mériter.

Sur ce trône orageux où je l'ai vu monter,
 Que j'admire aujourd'hui sa royale allégresse
 De tes yeux maternels encourageant l'ivresse !
 L'Enfant réparateur vous a rendu Berry.

L'Hydre des factions pousse le dernier cri,
 Serpent plus venimeux et plus gonflé de haine
 Que celui qu'étouffa le jeune fils d'Alcmène :
 Le sang de Jupiter illustra son berceau,
 Mais du sang de Henri le triomphe est plus beau.

Connais bien les Français, ô Princesse chérie !
 Tu peux lire, en ce jour, dans leur ame attendrie.
 Si ce Peuple est léger, non, il n'est point cruel !
 Trop grand, trop généreux pour être criminel,
 Il fut frappé du coup dont ton cœur fut la proie ;
 Il partagea tes pleurs, il partage ta joie.
 D'un poignard isolé quand des Cris odieux
 Déversaient sur nous tous l'opprobre factieux,
 Thémis a confondu leur audace impunie,
 Et la France à ses pieds foule la Calomnie.
 Ce Monstre ose souiller jusqu'au palais des Rois,
 Le Fanatisme ardent se ranime à sa voix,
 Et, des noms les plus saints attestant la puissance,
 Veut frapper l'Innocent pour obtenir vengeance :
 Notre bonheur l'attriste, il ne vit que des pleurs.

Opposons nos transports à de vaines fureurs.
 Déjà, de toutes parts, des bronzes pacifiques
 Font du séjour des Rois tressaillir les portiques ;
 Le vieux Louvre sourit à son jeune Héritier,
 Et la Paix, sur son front, balance l'olivier.

Français, rassemblez-vous à sa voix consolante !
 Qu'elle enchaîne à jamais la discorde sanglante
 Qui, l'outrage à la bouche, aveugle les esprits !....
 Les Français peuvent tout, dès qu'on les voit unis.

Noble Fille des Rois, si ma Muse lointaine
 S'offre à l'œil dédaigneux des Muses de la Seine,
 Daigne, au moins, protéger ses dons pleins de candeur
 Contre la Vanité qui méconnaît leur Sœur !
 Je sais que les Partis règnent sur le Parnasse ;
 La vaine Opinion seule y fait notre place,
 Le nom tient lieu de tout.... Ma libre Obscurité,
 Loin du vil Intrigant, cherche la vérité ;
 Avec les Morts fameux je médite la gloire,
 J'ose d'un nom tardif préparer la mémoire :
 Telle, épanchant ses eaux sous un ciel toujours pur,
 Une simple Nâïade en réfléchit l'azur ;
 Parmi ces champs fleuris elle devient plus belle,
 Et des Nymphes des bois c'est le miroir fidèle.

Nestor de LAMARQUE.

L'orgueil, l'ambition, vous à ce point conduites !
 Ce que l'on aime à faire, la discorde engendre
 Et l'orgueil, l'ambition, l'orgueil, l'orgueil !...
 Les Français, tout est, les Français tout est !

Noble l'homme d'État, si son Dieu le veut
 S'élève à l'âme de l'homme, et de l'homme
 Meurt, au moins, quelque chose de son être
 Comme la flamme qui s'éteint dans le vent !
 Et que l'on se souvienne, au jour de l'histoire
 La France, l'union seule y fut le salut
 La main tendue à tous, la main ouverte à tous,
 Sans en rien attendre, sans en rien vouloir,
 Avec les mots d'union, de fraternité,
 Tout d'un cœur, tout d'un esprit, tout d'un amour :
 C'est là, c'est là, c'est là, c'est là, c'est là !
 Et que l'on se souvienne, au jour de l'histoire
 La France, l'union seule y fut le salut
 La main tendue à tous, la main ouverte à tous,
 Sans en rien attendre, sans en rien vouloir,
 Avec les mots d'union, de fraternité,
 Tout d'un cœur, tout d'un esprit, tout d'un amour :
 C'est là, c'est là, c'est là, c'est là, c'est là !

Victor de Lamartine.